Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 26

Artikel: Une seconde pharmacie : histoire véritable : suite
Autor: Horn
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180875

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

en rit aux larmes : les benêts ! ils s'imaginent que la commune va faire des dépenses pour eux ! parbleu ! qu'ils amènent de l'eau à leurs frais, s'ils veulent.

Enfin, après plusieurs années, lorsqu'il a suffisamment joué l'économie, le respect de l'antiquité, l'amour des maîtres d'état, les électeurs le récompensent en l'appelant au Conseil communal.

Nous l'y suivrons dans un prochain article.

J. B.

Une seconde pharmacie.

HISTOIRE VÉRITABLE

traduite de l'allemand de Horn.

II

— Ruiné ! dit en bâillant Mme l'apothicaire, ce serait une chose extraordinaire.

— Oui, ruiné, continua Rühle, avec un feu croissant et en tirant de sa pipe des nuages de fumée, oui, entièrement ruiné ? crois-tu donc que si je ne savais pas qu'un second apothicaire dût venir, je dirais tant de douces paroles à ces infâmes docteurs qui croient chacun être celui que j'estime le plus ; je les hais cordialement, comme ils se détestent entre eux, quoique dans l'occasion, ils sachent bien se tendre la main et s'appeler *très honoré confrère;* mais si l'on veut réussir, il faut être politique, à peine peut-on espérer de gagner encore quelque chose : la pension de Juliette coûte annuellement...

— Cesseras-tu ton verbiage, exclama la dame, de sa fenêtre, sans changer de position.

Rühle avait touché la corde sensible, mais dans ce moment-là, se taire n'était pas son fait ; aussi quittant le sujet épineux, il se hâta de reprendre le fil de son discours précédent.

— Si je prépare six ordonnance par jour, c'est beaucoup, et comment subsister avec cela ? Ah ! que ne sommes-nous encore au bon vieux temps où...

— Tais-toi, dit Setty en lançant à son malheureux interlocuteur un regard étincelant.

Il connaissait ce « tais-toi » et le regard qui l'accompagnait.

Rühle était presque réduit au désespoir, il devait parler, mais pour cela il fallait qu'il troublât la paix du ménage. Heureusement arriva dans ce moment une ordonnance à préparer ; il courut à la pharmacie, mais fut presqu'aussitôt de retour.

— Ce n'était qu'un pauvre sirop, dit-il, les seules préparations qu'on demande maintenant. Mais vois-tu, Setty, continua-t-il, la Providence t'a donné une nature calme, qui ne sort jamais de son sang-froid accoutumé ; pour moi, c'est autre chose, il faut que je me décharge le cœur, et auprès de qui le puis-je, si ce n'est auprès de toi ? Fais-moi donc une fois le plaisir de me laisser parler.

Setty se tut, s'arrangea pour faire la sieste, bâilla et ferma les yeux. Le chat filait à ses pieds, le serin chantait dans sa cage, la pendule faisait entendre son tic-tac et Rühle continuait :

— Oui, le bon vieux temps, lorsque j'étais encore apprenti et commis, que cette maudite taxe n'existait pas, que la pharmacopie de 1711 était encore en vigueur et que l'on employait tant de remèdes secrets, d'élixirs, de teintures et de poudres qui maintenant sont des vieilleries reléguées dans le fond du magasin avec tant d'emplâtres compliqués et qui ne se débitent plus ; oui, tout cela était alors de quelque valeur, les gens avaient confiance et payaient, mais arriva ce malheureux Hahnemann avec son homéopathie et son système de dilutions, qui a amoindri nos profits ; puis vinrent la nouvelle pharmacopie, la taxe, et ce fut bien alors que tous les bénéfices disparurent. Maintenant que Triesnitz et Œrtel ont mis à la mode leur eau froide, chaque fontaine tient lieu de pharmacie ; il ne nous reste d'autres ressources que de fonder un établissement semblable en louant les fontaines publiques, ce qui serait encore un bénéfice pour la commune.

Rühle soupira profondément, et après une petite pause, il continua ses jérémiades :

— Entre mille exemples, j'en citerai un : les sangsues, puisse-t-il être damné le Français qui les mit en vogue ! Je dois les payer cher, les vendre bon marché et en voir périr la moitié ; ce que je perds avec ces bêtes est incalculable, le cœur m'en saigne. S'il survient un orage, c'est alors que le diable se déchaîne ; en mille cas, il en est de même. Tu te plains de tes servantes, ma Setty, mais tu ne sais pas combien ces canailles de commis, ou bien, comme ils s'appellent maintenant, ces *aides* me tourmentent ; *aides ?* Damnation ! ils *aident* à faire disparaître les liqueurs, ils boivent comme des éponges, et même l'esprit-de-vin rectifié n'est pas trop violent pour eux ; seul, je pourrais suffire à desservir ma pharmacie, mais, c'est une croix que je dois porter. Nous avons ensuite les docteurs du collége de médecine, qui entendent tousser et éternuer les puces et qui chaque fois ne manquent pas de dire *prosit !* L'un de ces renards vient-il visiter ma pharmacie, ce n'est que critique par-ci, critique par-là ; on dirait qu'ils s'entendent avec les droguistes, ils ne trouvent rien de bon ; il faudrait avoir, à les entendre, trente espèces de canelle, quarante de quina, parmi lesquelles on ne peut plus mélanger d'écorce de chêne ; avec cela ils emploient un langage chimique que le diable seul peut comprendre ; on dirait qu'ils parlent Hottentot ; ils voudraient aussi des appareils de toute espèce, que pas un de nous ne connaît ; le pire de tous est le conseiller de médecine, le long *Neielsack,* qui veut que j'achète toujours de nouveaux appareils à distiller, à filtrer, que sais-je encore ? Oui, acheter ! vous attendrez longtemps ; mais si le second pharmacien arrive, il faudra bien m'y résoudre. C'est là l'effet de cette maudite concurrence, d'obliger les gens bon gré malgré, à faire aussi des sottises, à quitter l'ancienne routine sûre et lucrative, pour rendre hommage à chaque innovation apportée par le premier charlatan et que chacun vante comme une merveille, tandis qu'elle ne vaut pas le diable.

Mme l'apothicaire, pendant le discours de son mari, s'était doucement endormie ; mais pour lui, emporté par l'ardeur de son zèle, il n'y avait pas pris garde et avait continué avec une étonnante volubilité à donner essor à l'amertume de son cœur ; ce ne fut que lorsqu'un ronflement sonore se fit entendre que Rühle s'aperçut du sommeil de sa femme et en devint pâle de colère.

— Attends, dit-il en cachant son dépit, je vais te réveiller.

Il courut à la pharmacie et en rapporta un flacon d'esprit de sel ammoniac qu'il lui tint sous le nez. Elle s'éveilla, en effet, en jetant un cri, et son premier mot fut cette aménité :

— Imbécile, que me fais-tu ?

— Dieu soit loué ! Setty, tu vis encore, j'étais bien angoissé, je te croyais évanouie ; ne me gronde pas, tu vois qu'en ma qualité d'homme de l'art, j'ai cherché à te ranimer.

Il disait tout cela d'un air de bonhomie qui cachait mal sa malice.

Rühle connaissait sa femme ; elle le croyait sur parole, mais seulement pour ne pas se donner la peine de penser plus loin ; or, après une si violente excitation, elle avait besoin d'un long repos.

— Chère enfant, continua-t-il, je t'ai conté tous mes chagrins et tu ne m'as pas écouté, oh ! que je suis malheureux !

— Comme si je ne savais pas tout cela par cœur, aussi bien que mon catéchisme, dit Mme Rühle : c'est pour cela que Juliette n'épousera jamais un apothicaire ; je sais trop bien ce qu'il en coûte.

— Toi, s'écria Rühle dans la plus violente colère, tu sais ce qu'il en coûte ? Je ne veux pas me vanter, mais, sur mon âme, il n'y a pas deux hommes comme moi dans le monde. Est-ce que je ne me plie pas à tout ? Ne suis-je pas la douceur, la patience, l'indulgence même ? Ma bourse n'est-elle pas ouverte à chaque mode nouvelle, quelque coûteuse qu'elle soit ? Ne suis-je pas membre du Conseil, et toi la première dame de la ville après la femme du bourgmestre ; tu es même au-dessus d'elle, oui, au-dessus d'elle, car tu es riche, et elle ne l'est pas.

— Tais-toi, répliqua sa femme, car je crois que vous avez tous un grain de folie.

— Ah ! toujours la même chanson, s'écria-t-il, irrité au dernier point ; c'est un miracle, en vérité, de ne pas devenir fou avec une telle femme.

— Rühle, dit la dame en fronçant le sourcil et en le menaçant du doigt.

Ce seul mot conjura l'orage, et comme après la tempête les flots conservent encore de l'agitation, de même l'apothicaire, quoique calmé, fut longtemps à grommeler sourdement.

— Je sais bien, dit-il, après quelques allées et venues dans la chambre, qu'en général on accuse les apothicaires d'avoir le cerveau fêlé, mais *nulla regula sine exceptione*, c'est-à-dire, que tous ne sont pas fous ; moi, par exemple, je fais une rare exception ; mais quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'on ne doit l'attribuer qu'aux odeurs que nous respirons habituellement. Laisse donc, je t'en prie, les apothicaires en repos, je n'en ai point encore vu qui soit devenu pauvre, pourvu qu'il s'entende à bien calculer. J'espère que tu ne faisais que plaisanter, et que quand, aujourd'hui, il se présenterait un brave pharmacien, tu ne te refuserais pas à lui accorder Juliette.

— Jamais ! telle fut la réponse catégorique de la dame.

Rühle ne put y tenir plus longtemps ; il se précipita vers la porte et la ferma si violemment après lui, que les vitres en tremblèrent.

Que ce fut là l'intention arrêtée de Mme Rühle, nous n'en déciderons pas ; car, en général, elle pensait peu, et encore bien moins à l'avenir qui, pour nous pauvres mortels, est si incertain.

La scène qui venait d'avoir lieu fut bientôt oubliée, grâce à une dame de la connaissance des Rühle, qui, en venant faire une visite, donna un autre cours aux idées. Rühle, lui-même, rentra bientôt dans la chambre, avec son air gracieux habituel qui prouvait que toute colère était passée.

L'amie arrivait de la Résidence, où Juliette était en pension, et, après que les dernières modes eurent été discutées, elle dit :

— J'ai encore une petite histoire à vous raconter. Ma cousine m'a conduite à un bal masqué ; de ma vie je n'ai vu pareille magnificence ; quelles toilettes ! quels costumes ! Et comme j'étais encore plongée dans la contemplation de toutes ces merveilles, voici venir à moi une jolie petite bohémienne, qui me prend la main et qui me dit des choses que personne autre que nos intimes ne pouvait savoir. J'avoue qu'au premier moment je fus stupéfaite ; enfin mes yeux s'ouvrirent et je reconnus Juliette, votre charmante Juliette !

— Juliette ! s'écrièrent en même temps le père et la mère ravis de ces louanges.

— Oui, en vérité, continua la dame, et il vous aurait fallu voir comme son costume lui allait ; je puis dire sans flatterie que depuis longtemps je n'ai vu une aussi jolie personne, si svelte et si gracieuse. Et lorsqu'elle se démasqua, la plus délicieuse figure relevée par une grâce enchanteresse. Vous ne l'avez pas vue depuis une année, je suis sûre que vous auriez peine à la reconnaître.

(*A suivre.*)

Parmi les calinotades dont s'enrichit chaque jour la littérature française, on oublie trop, il me semble, de compter le sermon que prononça un capucin sur les fins de l'homme.

Dans ce sermon il y a cette phrase, qui mérite la publicité la plus large :

« Admirons, mes chers frères, admirons la bonté de Dieu, qui mit la mort à la fin de la vie pour donner aux chrétiens le temps de s'y préparer. »

Dis mé vai, brav' ami Sebastian, qu'et so que cette raffataye dés Curés et d'Evêques font ora din la granta vela dé Rome ? Lo Pape les a rassimblia de ti les quarro d'au mondo por décida son infaillibilita. « Lé papai no diont que sé disputant comin dai z'inradzi, la majorita sont dai *infaillibilisté*, quet so que cin va à dere ? » — Commin !... to ne comprin pas ?... Que té bîta, Jeannot !... ma volion dere que lo Pape ne pau pas faire faillita... As-te oyu ? — As-te comprai ?

Deux paysans voyaient passer, à l'heure de l'office, un homme réputé pour sa rapacité et ses spéculations douteuses :

— Crayo ma fâi que lè X... que s'ein va au prîdzo.

— Lo bon sang ! avoué on chômo à quatro partie.

— Pardieu ! vayo prau ; mâ que dau diabllo lâi va-te fére ?

— Cein que lâi va fére ?

— Oï.

— Va sè catzi derrâi lo bon Dieu, po qu'on ne viâi pas cein que robè.

L. F.

La fille d'un bijoutier allemand a perdu une broche que lui avait faite son père.

Celui-ci, qui se pique de savoir le français, dit à sa fille :

— Ma fille, je tois te faire un rebroche.

— Oh ! non, — lui réplique sa fille, qui s'en pique aussi, — pas un rebroche, mais une rebroche.

On dépouillait le denier de saint Pierre, à X***.

Quelle mitraille ! s'écrie quelqu'un : il y a des monnaies de tous les âges et de tous les peuples.

C'est bien égal, s'écrie à son tour le curé : Saint-Pierre n'a pas grand chose, à faire, il a bien le temps de débrouiller çà.

Vous êtes nos meilleurs amis, — disait un Français à un officier prussien, quelque temps après Sadowa, alors que la France avait été jouée par Bismark.

— Comment donc ?

— Parbleu ! vous êtes heureux de ce que nos brochets sont des truites.

Page d'album.

L'allouette a l'azur des cieux sereins et bleus,
Où son aile s'efface ;
L'aurore a les sommets qui reflètent ses feux,
Le nuage a l'espace.
L'hirondelle a le toit où s'abrite son nid
Contre le vent d'orage ;
Le printemps a la brise au murmure infini ;
Le chêne a son feuillage ;
Et le chamois, les rocs où reposer son pied ;
Mais plus riche est le cœur, plus riche de moitié,
Ayant reçu de Dieu, dans le divin partage,
Le souvenir et l'amitié.

L. F.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.